



LA  
FÊTE DE L'ABBÉ SICARD.



L'espérance est la fleur du bonheur.  
(MASSIEU, *sourd-muet.*)

A la mort de l'abbé de l'Épée, un concours fut ouvert pour le remplacer. Le jury composé par l'Académie Française allait nommer l'abbé Salvan, élève depuis longues années du célèbre

instituteur, lorsque ce respectable ecclésiastique désigna l'abbé Sicard, son concurrent, comme le seul capable d'occuper cette place. L'abbé Sicard fut proclamé successeur de l'abbé de l'Épée.

Dans nos discordes civiles, un tribunal sangui-naire moissonnait chaque jour par centaines les hautes notabilités de la société : dignités, jeunesse, puissance, vertu, vieillesse, grâce, beauté. Un juge, après avoir condamné une de ses victimes, pauvre maître d'armes, ose l'apostropher avec cette froide indifférence de l'ironie féroce : *Bretteur ! pare cette botte-là !....* La tête d'une belle et jeune fille que le fanatisme de la patrie fait bondir sur l'échafaud, reçoit du bourreau un soufflet ! surcroît odieux et avilissant de peine, cruellement dérisoire !....

La pudeur de cette grande âme, après avoir été séparée violemment de sa tête mortelle, laissa, dit-on, un instant par reflet sur sa noble face un léger coloris d'indignation.

La populace, exaspérée par les perfides déceptions, les trahisons infâmes, l'horreur de la misère et l'approche de l'étranger, trouvant apparemment que l'instrument de supplice, ingénieusement homicide, n'expédie pas ses victimes assez vite au gré de son aveugle impatience, se porte furieuse aux prisons. La massue populaire a déjà frappé nombre de malheureux ; elle

se leva de nouveau pour frapper encore ; tout à coup une voix courageuse perce les vociférations de la foule, s'écrie avec une force imposante et l'accent de la plus douloureuse indignation : *Arrêtez !... qu'allez-vous faire ?... respectez l'instituteur des sourds-muets !*

Cette belle action d'un horloger<sup>1</sup>, cet héroïque dévouement sauva l'abbé Sicard. La populace, comme fascinée par une puissance surnaturelle, reste interdite ; sa fureur effrénée se change aussitôt en un saint respect. Une protection attentive, bienveillante, accompagne le modeste instituteur jusqu'à son école, où il est reçu, avec des transports de joie et de douces larmes, dans les bras de ses nombreux élèves, qui gémissaient de sa longue captivité et commençaient à désespérer de revoir jamais leur bon père.

Pie VII vient de l'ancienne métropole du monde dans Babylone moderne, pour couronner Napoléon ; il se faisait un devoir de descendre dans l'humble asile des pauvres enfans sourds-muets. Au moment où l'instituteur de ces êtres intéressans fut annoncé au vicaire de Jésus-Christ, Sa Sainteté répondit par ce premier mouvement de bienveillance et d'intérêt : *Ci andaremo*, nous irons.

<sup>1</sup> M. Monot.

Un jour le grand capitaine s'entretenant familièrement sur le sort des sourds-muets, aux Tuileries, avec l'abbé Sicard, lui dit, dans un moment d'abandon qui prouve qu'au milieu de ses immenses travaux, l'arbitre des destinées du monde avait pensé quelquefois à ces infortunés, et qu'aucune science n'était étrangère à son coup-d'œil d'aigle : *Monsieur l'abbé, je crois que les sourds-muets n'ont que deux mots dans leur grammaire : le substantif et l'adjectif.*

En effet, le langage en général *peint, montre*. Le propre des langues est de *dire, de rappeler*. Le premier fait partie des arts d'imagination; les autres doivent être placés au rang des sciences. *Peindre* en fait de langage, c'est représenter des sensations, des images, des tableaux; ce sont les *onomatopées* du mouvement pour les yeux et l'imagination. Les langues ne font que *nommer, rappeler* les choses, exprimer les jugemens; elles parlent à l'intelligence, et en général elles représentent des rapports, des idées, des pensées.

Le langage d'action peint naturellement un objet visible, de là le *substantif*; il peint sa qualité, voilà l'*adjectif*. Quant aux rapports des idées, aux vues de l'esprit, aux liens du discours, aux conjonctions, adverbess, prépositions, etc., n'ayant point leur objet dans la nature exté-

rieure, et n'étant que des artifices de grammaire, ils ne peuvent être atteints directement par le pinceau novice et sans art du sourd-muet sans instruction, qui ne peut y arriver que par l'allégorie et le secours des figures, parce que ces rapports sont des créations enfantées dans les profondeurs de l'esprit. Ces rapports, si l'on veut, sont le résultat de sensations, d'images; mais ils n'ont rien de pittoresque : le peintre de la nature sensible, le sourd-muet sans instruction, ne les ayant pas créés lui-même, les conçoit à peine. Il ne sent pas la nécessité de les exprimer à l'extérieur. Ils sont sous-entendus; mais ces sortes d'ellipses ne nuisent en rien à la clarté du langage d'action.

Après la plus extraordinaire des catastrophes du plus grand capitaine connu, de l'homme du cap des Tempêtes, les rois, qui jouissaient alors plus que jamais de tout le prestige des grandeurs consacrées par l'hérédité des temps, réunis à Paris dans un dîner, voulurent bien honorer le génie en admettant l'instituteur des sourds-muets à ce banquet auguste et unique dans les fastes du monde. Ces puissans de la terre firent placer l'abbé Sicard entre l'empereur Alexandre, autocrate de toutes les Russies, et l'empereur d'Autriche. Les décorations des souverains brillaient sur la poitrine du modeste instituteur.

Madame Duhamel, élève de l'abbé Sicard, a porté sa méthode en Russie; c'est avec cette méthode qu'elle a fait l'éducation des jeunes princesses S... Toutes les fois que l'empereur Alexandre voyait cette dame avec ses élèves à la cour, il daignait lui parler de l'abbé Sicard, et ne manquait pas de lui demander avec une extrême bonté : *Madame! comment se porte votre génie? savez-vous bien que j'ai eu le plaisir de dîner avec lui à Paris?*

Si les hommages et la reconnaissance doivent égaler au moins les bienfaits, personne n'a contracté d'obligation à la fois plus douce et plus sacrée que les sourds-muets envers les célèbres de l'Épée et Sicard. Les sourds-muets recevant de l'humanité et du génie les avantages inappréciables d'une communication dont ils avaient été privés par la nature, tout ce qui leur procure l'occasion de faire éclater leurs sentimens est saisi avec le plus vif empressement. Avec quelle impatience ils attendent la fête de leur bienfaiteur! Long-temps auparavant on s'aperçoit que leurs jeux sont moins *bruyans*<sup>1</sup>. Quelque chose paraît

<sup>1</sup> Que le mot *bruyant* ne semble pas étrange. Les personnes qui croiraient que les jeux des sourds-muets se passent dans le silence, parce qu'ils ne parlent pas naturellement, se tromperaient beaucoup. Cette erreur est commune à tous ceux qui ne connaissent pas ce singulier

les occuper et devenir l'unique objet de leurs pensées à mesure que l'on approche du jour solennel. Ils veulent tous contribuer à l'achat du bouquet, qui doit être le modeste gage de leur *mémoire du cœur* (Belle et touchante expression de Massieu, leur doyen, consacrée dans l'école pour définir la reconnaissance). On reçoit le moindre denier. La ferveur est telle, que les plus petits élèves épargnent sur leur goûter et sur leurs menus-plaisirs. N'a-t-on point d'argent; on tâche de s'en procurer. On écrit à ses parens, à ses amis, à ses protecteurs; on demande, on emprunte; celui qui ne sait pas encore écrire trouve un secrétaire dans un camarade officieux, se promettant bien de rendre un jour la pareille à d'autres moins savans que lui. Un trésorier est chargé de la recette et de son emploi. Cet argent est destiné à acheter les fleurs du bouquet et

peuple. Le mutisme n'a pour cause que la surdité, et non un vice de l'organe de la parole, auquel il ne manque que l'exercice appris, volontaire et réfléchi; aussi on ne sera pas étonné quand on entendra le sourd-muet, dans ses jeux, pousser des sons, des cris, et former une foule d'articulations confuses: semblable à un aveugle qui, un pinceau à la main, jetterait sur les murs des traits et des figures irrégulières. Ces voix sont même accentuées et empreintes des émotions éprouvées par le jeune cœur dans ses joyeux et innocens ébats.

quelques vases précieux par l'élégance des formes et la beauté des couleurs.

Le jour tant désiré arrive enfin. Dès l'aurore tout le monde est sur pied, les plus grands dormeurs sont les premiers levés; on salue son bienfaiteur du son de l'airain<sup>1</sup>, qu'on voudrait faire entendre jusqu'au ciel pour appeler sur lui les bénédictions universelles.

Neuf heures sonnent. Quelle est cette troupe de musiciens, jeunes filles et jeunes garçons, se tenant deux à deux par la main, et portant leurs instrumens de l'autre? On croirait voir une de ces théories de la grâce, brillante jeunesse traversant, en chantant, un bocage de cet heureux et beau climat aimé du ciel, pour se rendre au temple voisin, à Délos, ou à Olympie. Que veulent ces Orphées adolescents dans l'asile du silence? Ce sont les jeunes aveugles qui viennent se joindre à leurs frères les sourds-muets pour fêter un des bienfaiteurs des deux familles<sup>2</sup>. De tou-

<sup>1</sup> Pendant plusieurs années les sourds-muets tiraient un petit canon le jour de la fête de l'abbé Sicard. On voyait ces apprentis canoniers, se tenir presque sur leur pièce quand elle faisait explosion, sans la moindre crainte : preuve que le bruit du canon est une des causes de la frayeur qu'il inspire.

<sup>2</sup> L'école des aveugles, digne sœur de l'école des sourds-muets, a été fondée par *Hauy*. Deux frères ont

tes parts les sourds-muets accourent. En un clin d'œil les hôtes arrivans sont débarrassés de leurs instrumens, et trouvent dans chacun des sourds-muets un guide, un interlocuteur et un ami. Ce doux lien est des plus forts; il est cimenté par le bonheur commun. Un interlocuteur! Oui, le sourd-muet, à la faveur de son alphabet manuel, imprime sa pensée dans la main de l'aveugle. Cette écriture fugitive et sans couleur meurt à sa naissance et se lit par sentiment. Heureuse association, qui rappelle celle d'un nouveau Scarron et d'un aveugle, lesquels mirent en commun leurs jambes et leurs yeux : l'un portait l'autre, qui le guidait!

Tous se dirigèrent vers la chapelle, en petite colonne, deux à deux, les aveugles avec leurs instrumens, les sourds-muets leur donnant le bras. Les jeunes filles aveugles et les sourdes-muettes ouvrant la marche dans leur costume virginal éblouissant de blancheur, chapeau et ceinture bleu-ciel; les jeunes garçons vêtus de leurs habits gris, à revers et paremens de la même couleur que la ceinture de leurs sœurs.

A mesure que la petite colonne arrive dans la maison du Dieu de l'univers, les jeunes filles

rendu ce nom justement célèbre, bien cher à l'humanité et aux sciences en Europe.

se placent sur des bancs à droite, et leurs frères à gauche. Durant l'office divin, l'orchestre exécute par intervalle des morceaux d'une belle harmonie. Une jeune fille fait entendre un chant doux, simple, d'un accent tendre et mélancolique, qui inspire le recueillement le plus religieux. Ses compagnes et l'orchestre répètent en chœur, et forment un concert angélique, qui monte au ciel comme le plus pur encens de leur cœur.

Tous les employés de la maison occupent indistinctement le bas du saint-lieu et font les honneurs de l'école à beaucoup d'étrangers de distinction, d'hommes de lettres, de dames, d'amis de l'humanité, d'observateurs qui ont sollicité la faveur de jouir de cette cérémonie touchante. Au milieu de ce groupe de curieux de toutes les classes et de beaucoup de sourds-muets de Paris, qui sont venus à l'école pour souhaiter la fête à leur vénérable maître, on distingue un père et une mère conduisant une jeune fille et un jeune garçon sourds-muets qui s'entretiennent par gestes avec une telle volubilité, que les naturels du pays en sont eux-mêmes émerveillés. La jeune fille, dont les cheveux sont bouclés comme un petit chérubin, peut avoir douze à quatorze ans; le jeune homme, blond, neuf à dix ans. Ces aimables enfans doivent leur éducation

à la meilleure des mères; tous deux annoncent beaucoup de dispositions pour la peinture; ils sont élèves de notre célèbre Girodet. Ne les ai-je pas nommés! Nous n'avons peut-être été déjà que trop indiscrets.

De la chapelle on se rend à la salle des séances entre deux rangs de beaux arbrisseaux au parfum de la fleur d'orange. Ici le héros de la fête est assis dans un fauteuil sur l'estrade.

Les jeunes filles aveugles et les sourdes-muettes se placent en face au-dessous, sur des bancs; les aveugles à droite et les sourds-muets à gauche. La salle est remplie jusqu'au vestibule par une assemblée brillante.

Tous les yeux se portent alternativement sur le vénérable vieillard du fauteuil, et sur un très long voile blanc, mystérieux, attaché au haut et au milieu du tableau noir, et qui paraît couvrir quelque objet précieux. Le bas de ce voile, en forme de guirlandes, est porté par quatre enfans: une jeune fille et un jeune garçon aveugles, une jeune sourde-muette et un jeune sourd-muet.

L'assemblée est dans le plus religieux silence et paraît dans l'attente de quelque événement imprévu. Soudain, à un signal que fait le héros de la fête, les quatre enfans tirent vivement le voile et découvrent, oh! heureuse et agréable

surprise! le buste de l'abbé de l'Épée, surmonté d'une couronne d'immortelles; au-dessous du portrait on lit cette inscription en gros caractères :

L'ABBÉ SICARD  
ET  
LES SOURDS-MUETS,  
A  
L'ABBÉ DE L'ÉPÉE  
LEUR PÈRE,  
AMOUR FILIAL  
ET  
RECONNAISSANCE ÉTERNELLE.

A l'aspect de cette image vénérée, un sourd-muet écrit en très grosses lettres sur la planche noire ces mots :

*Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?*

Un sourd-muet-parlant lit ces paroles à haute et intelligible voix.

Un troisième sourd-muet en fait les signes.

Et enfin une jeune fille aveugle les chante avec la plus vive émotion. Elle est accompagnée en chœur par ses frères et sœurs.

Sans enchanteurs! Spectacle ravissant! Ne croirait-on pas que cette belle composition a été

inspirée à notre célèbre Grétry pour cette fête de famille ?

Les chants cessent.

Le jeune et intelligent Berthier écrit sur la planche noire, au nom de tous les sourds-muets, ce compliment de bonne fête qu'il a composé lui-même.

« Notre bon père !

« Nous ne pouvons laisser passer votre fête sans  
« vous renouveler notre reconnaissance sans bor-  
« nes. Ce jour est un des plus chers à vos enfans.  
« C'est un moment bien doux pour eux que celui  
« où ils vous prient de leur permettre de vous  
« souhaiter l'accomplissement de tout ce qui peut  
« flatter vos désirs. Ils ne cesseront d'adresser  
« leurs vœux au Ciel avec ferveur pour que les  
« Parques filent vos jours d'or et de soie; quel-  
« que faibles que soient nos expressions, nous  
« vous assurons, notre cher père, que nos sen-  
« timens sont si vifs, qu'ils nous semblent toujours  
« nouveaux et qu'ils sont fort au-dessous de ce  
« que nous pourrions dépeindre. Daignez, notre  
« vénérable père, recevoir avec bonté les tendres  
« et respectueux embrassemens de vos enfans, qui  
« ne cesseront toute leur vie d'avoir la plus pro-  
« fonde reconnaissance pour leur vénérable et  
« bon droit. »

Pendant que l'élève écrit ce compliment, les jeunes musiciennes et les musiciens chantent et exécutent en chœur des airs choisis.

Une sourde-muette, un sourd-muet-parlant et un aveugle, lisent ce compliment écrit en même temps : la sourde-muette par gestes; le sourd-muet-parlant à haute voix, et l'aveugle par sentiment dans sa main, sur laquelle il est imprimé par un sourd-muet à l'aide de l'alphabet manuel.

Après cette triple lecture, assez extraordinaire, parfaitement entendue par les sourds-muets et les aveugles, le célèbre instituteur répond par écrit, par gestes et verbalement aux vœux si vivement exprimés de ses chers enfans, filles et garçons. Il leur prouve par son émotion et ses larmes combien il est touché du témoignage solennel de leur reconnaissance, dont il ne doutait pas.

Enfin tous les élèves passent l'un après l'autre devant leur vénérable père; chacun l'embrasse respectueusement en lui remettant son bouquet et tous les faibles gages de leur tendresse : vases précieux, ouvrages au tour, dessins, peintures, etc.

Durant cette scène touchante, qui émeut tous les cœurs, l'orchestre renouvelle cet air si heureusement approprié à la circonstance : *Où peut-on être mieux ?* etc.

Le jeune Cloché, de Thionville, sourd-muet-parlant qui a lu le compliment à très-haute voix, s'avance modestement le dernier. Il présente son bouquet avec un petit papier écrit contenant une *fable* composée par lui.

Après avoir reçu humblement le baiser paternel, il se place au milieu de l'estrade pour fixer tous les regards de l'assemblée. Enfin, après une pause, il récite d'une voix forte, et avec des gestes étincelans d'expression, ce petit apologue de son invention.

« LA MOUCHE ET L'ENFANT.

« Une mouche, après avoir long-temps voltigé  
 « autour d'un enfant, se pose sur son nez et le  
 « pique. Il la frappe; mais elle évite le coup. Il  
 « nese console pas de la voir sesauver ainsi, et lui  
 « dit : Je te tuerai, si tu oses approcher de moi.  
 « Et moi, répondit la mouche, je n'ai aucune  
 « peur de toi. Je t'ai vu plusieurs fois faire  
 « mourir cruellement mes camarades; pour pu-  
 « nition de ton crime, j'irai appeler ma troupe  
 « pour te faire le plus de mal qu'il me sera pos-  
 « sible. A ces mots, le cruel enfant s'enfuit. »

A peine notre petit orateur au double langage de voix et de gestes a-t-il fini, qu'il est couvert de bruyans applaudissemens par les



aveugles, les sourds-muets, filles et garçons, et par toutes les personnes de l'assemblée, qui ne s'attendaient pas à une aussi agréable surprise. On ne voit pas tous les jours des sourds-muets, parlans, mimes, fabulistes et orateurs.

Notre sourd-muet-parlant remercie verbalement, au nom de tous ses camarades, les jeunes aveugles des deux sexes d'avoir bien voulu se joindre à eux pour fêter leur bon père.

Après un instant de silence, le héros de la fête, sur lequel sont fixés tous les regards, se lève, et invite verbalement et par gestes toute la troupe joyeuse à un banquet qu'il se propose de leur donner et de présider à l'instant.

Il descend de l'estrade, et se dirige lentement vers son salon, où les tables sont dressées et le couvert mis. Notre sémillante jeunesse suit respectueusement son guide paternel, à petits pas, en colonne, deux à deux, aveugles, sourds-muets, filles et garçons, toujours chantant en chœur : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?*

Il est trois heures. On dine silencieusement. Ces jeunes estomacs connaissent le prix du temps en pareille occasion. La frugalité du réfectoire est pour un instant oubliée, sans pourtant sortir des bornes de la discrétion ; pas même les musiciens, qui sont connus pour de bons vivans : le

tout pour faire honneur au roi du banquet, qui sourit comme un bon père, de voir, de sentir que l'appétit de ses enfans, de ses remuans et jeunes hôtes, lui redonne celui de ses belles années.

Au dessert plusieurs santés sont portées.

*La première*, par l'abbé Sicard :

« Au roi et à son auguste famille. »

*La seconde*, par Gazan : « A la Patrie. »

*La troisième*, par un aveugle et par un sourd-muet-parlant, d'une voix unanime :

« Aux administrateurs, dont le gouvernement paternel fait le bonheur des deux Écoles. »

*La quatrième*, par Massieu, au nom des deux Écoles sœurs :

« Au bonheur éternel des trois fondateurs :

« Haüy, — de l'Épée, — Sicard. »

*La cinquième*, par l'abbé Sicard : « A Haüy, à de l'Épée. »

Concert universel de reconnaissance éternelle des aveugles et des sourds-muets envers les deux premiers fondateurs des deux Écoles.

*La sixième*, par un aveugle : « Aux trois fondateurs des deux Écoles :

« De l'Épée, — Sicard, — Haüy. »

*La septième* et dernière santé, par un jeune aveugle et une sourde-muette-parlante, d'une voix unanime :

« Au bonheur, à l'éducation et à la civilisation complète de tous les sourds-muets et « aveugles des deux sexes, présens et à venir. »

Le diner fini, les jeunes sourdes-muettes font les honneurs de l'École à leurs sœurs les jeunes filles aveugles; elles les conduisent dans leur logement, cour et jardin particuliers, où elles se livrent aux jeux de leur âge. Les sourds-muets, de leur côté, en font autant envers leurs frères les jeunes aveugles dans les jardins et appartemens de l'École.

Vers les cinq heures, on enlève un aérostat avec cette inscription : *Les sourds-muets viennent d'enlever ce ballon dans leurs jardins pour célébrer la fête de leur bon père et maître l'abbé Sicard.*

Les jeunes sourdes-muettes, qui sont à leurs fenêtres, expliquent à leurs compagnes les aveugles, à la faveur de leur alphabet manuel, tous les détails de cet agréable divertissement, le mécanisme ingénieux de cette voiture, rivale de l'aigle, et de cette navigation aérienne, dont l'aventureux et téméraire nautonnier fait preuve du plus grand courage. Le ballon s'élève dans les airs, plane majestueusement un instant sur les jardins de l'École, prend sa direction vers l'orient et insensiblement disparaît.

Le soir, à nuit close, les sourds-muets, après

avoir reconduit leurs frères et sœurs les aveugles à leur École rue Saint-Victor, et les avoir remerciés de nouveau, s'amuse à leur retour à tirer un feu d'artifice.

Ce dernier divertissement fini, aux applaudissemens d'un grand nombre d'étrangers de distinction et d'habitans de Paris, amis de l'abbé Sicard, tout le monde rentre dans le salon, où l'on termine agréablement cette heureuse journée par les demandes suivantes, qui sont faites à plusieurs élèves.

*Un étranger* : « Quelle différence y a-t-il entre la sagesse et la prudence ? »

*Le Noir* : « La sagesse marche dans un bon chemin; la prudence distingue deux chemins, « suit l'un et évite l'autre.

« La première, conduite par les lumières de la raison et de la vérité, apprend à bien voir et à bien penser; et l'autre, éclairée par l'expérience, à bien agir.

« La prudence est une providence humaine, « si je puis emprunter ainsi l'expression consacrée à la puissance divine. »

*Madame Duhamel* : « La différence entre la pitié et la compassion ?

*Forestier* : « La pitié nous fait porter un vif intérêt au malheureux; la compassion est excitée par la situation malheureuse de quelqu'un.

« Elle prend part à son affliction , lui donne des  
« consolations , des secours.

« La pitié est tout sentiment ; la compassion ,  
« tout action. »

*Une dame anglaise* : « La différence entre  
« esprit et jugement ? »

*Gazan* : « Le jugement n'est autre chose que  
« la faculté de l'esprit qui associe ou sépare les  
« deux idées , dont il voit la convenance ou dis-  
« convenance dans une balance intellectuelle.  
« *L'esprit* est , ce me semble , une certaine étin-  
« celle de bon sens qui renferme un jugement ,  
« un goût , une finesse , une grâce : en un mot ,  
« c'est l'assaisonnement de la raison ; tandis que  
« le *génie* est un grand talent réuni à de vives  
« conceptions. Au reste , l'esprit ne cultive pas  
« à fond les sciences , les arts sublimes ; il ne  
« voltige sur tout que pour rendre les talens  
« plus brillans que solides. Au contraire , le  
« génie s'efforce de perfectionner les talens.  
« L'esprit fait éclore les fleurs qu'il vole à l'i-  
« magination. »

*Le lord Arowby*, président du conseil privé  
du roi d'Angleterre : « Dieu raisonne-t-il ? »

*Massieu* : « Non. »

« — Comment Dieu ne raisonne pas ! » s'écrient  
presque toutes les personnes de l'assemblée.

« — Non , répète le sourd-muet , on raisonne

« pour trouver la vérité ou pour la communi-  
« quer. Or , Dieu ne raisonne pas pour trouver  
« la vérité , puisqu'il est la vérité même ; il  
« ne raisonne pas pour la communiquer : il  
« l'inspire. »

En effet , Dieu , qui n'est qu'esprit , source  
éternelle de tous les esprits , qui sont sortis de  
son sein divin , indépendant de l'espace , du  
temps et du mouvement , conçoit sans agir , et  
n'a pas besoin , pour penser , du *Raisonnement*.  
Instrument de dommage ! cette béquille de l'es-  
prit humain , si j'ose ainsi parler , *raisonnement* !  
qui ne prouve qu'une chose , notre infirme et  
misérable nature.

« Raisonner est l'emploi de toute ma maison  
« Et le *raisonnement* en bannit la raison. »

Mais nous ferions injure à l'intelligence de  
nos lecteurs , si nous étendions davantage ce com-  
mentaire. Laissons à la délicatesse de leur tact  
le soin d'apprécier une pareille réponse.

*Un étranger* : « Jésus-Christ , en tant que Dieu ,  
« dispose du sort des monarques ; en concluez-  
« vous que les pasteurs , à qui il commet le pou-  
« voir de maîtriser tout , sont au-dessus des  
« princes ? »

*Gazan* : « Voilà de beaux et spécieux argu-  
« mens pour mieux cacher ses vues d'ambition

« ou d'intention ! mais l'Évangile dit : Rendez  
 « à César ce qui appartient à César, et à Dieu  
 « ce qui appartient à Dieu. D'où je conclus que  
 « deux puissances se respectent l'une l'autre  
 « dans leurs droits légitimes, puisque la Divinité  
 « les revêt d'un titre très-imposant.

« L'une, c'est la puissance royale (figure de  
 « César), qui dans le temporel tient un sceptre  
 « sur ses sujets, indépendamment des canons,  
 « mais qui le met bas sous l'autorité de la cour  
 « de Rome, en ce qui regarde les articles de foi.

« L'autre, c'est la puissance pontificale (image  
 « de Jésus-Christ même Dieu), qui dans le spi-  
 « rituel fait plier tout sous la tiare, sans aucun  
 « assujettissement à l'exercice des fonctions ci-  
 « viles, mais qui se reconnaît soumise à la  
 « souveraineté politique, en ce qui regarde les  
 « questions d'économie générale. C'est pourquoi  
 « ces deux puissances se donnent la main pour  
 « le bien de la paix, comme le veut l'Être Su-  
 « prême.

« Ravir les droits sacrés à celui qui les donne  
 « à l'une ou à l'autre en maître absolu, ce se-  
 « rait faire outrage à la vénération due à sa  
 « majesté ! »

Cette réponse improvisée avec le feu de l'in-  
 spiration, par un sourd-muet, mérite toute l'at-  
 tention du philosophe religieux.

Le vieil ami de l'abbé Sicard, le vénérable  
 M. Lafond Ladébat : « Qu'est-ce que le de-  
 voir ? »

Gazan : « Le devoir est l'obligation de faire ce  
 « que prescrivent la raison, la religion et la loi. »

Il est minuit. Voilà, il faut en convenir, une  
 journée qui doit donner à l'heureux instituteur  
 des sourds-muets un avant-goût de la félicité  
 éternelle. Tout le monde, après avoir souhaité le  
 bonsoir au vénérable héros de la fête, se retire  
 content. . . . .

L'abbé Sicard pouvait donc répéter à son  
 tour les paroles que M. Bouilly fait dire à l'abbé  
 de l'Épée : « Dormons en paix, j'ai bien rempli  
 ma journée. »

PAULMIER, élève de l'abbé  
 Sicard, instituteur des Sourds-Muets.

